

*Mounted Riflemen* (carabiniers à cheval du Cap). Ceux de Carrington sont allés à Maféteng (la résidence de Lérotholi).

« Le premier ministre, après une entrevue avec sir George Colley, le gouverneur de Natal, est revenu hier à Masérou. »

On lit dans le *Daily Chronicle* du 16 :

« Ville du Cap, 15 septembre : Le chef mossouto Lérotholi a attaqué sans succès les carabiniers du Cap (*Cape Rifles*) le 13 du courant, à Maféteng.

Il n'y a donc pas à douter que les chefs Massoupa et Lérotholi ne soient aux prises avec les troupes de la colonie.

Paris, 23 septembre : Nous lisons dans le numéro du *Temps* de ce jour : « On mande de Capetown, le 21 septembre, que, d'après des renseignements officiels, les Temboukis se sont joints aux Bassoutos contre les Anglais. » Il faudrait, dans ce cas, s'attendre à une lutte sérieuse.



#### QUELQUES MOTS DE M. MABILLE SUR LA SITUATION CRITIQUE DU PAYS DES BASSOUTOS

Paris, le 15 septembre 1880.

Que n'est-il plus près de la France, notre pauvre Lessouto!

C'est là le cri qui s'échappe tous les jours de mon âme. C'est aussi celui que mon ami Coillard ne cesse de pousser, j'en suis sûr. Avoir vu les premiers nuages qui pouvaient recéler l'orage dans leurs replis, avoir cru un moment qu'ils passeraient sans déverser leur électricité sur le Lessouto, et puis apprendre que ce pays, notre seconde patrie, la préférée, est en proie à des troubles dont on ne peut prévoir l'issue!.. Pourquoi le Lessouto est-il si loin? C'est dans de telles circonstances que le chrétien voudrait se sentir tout-puissant auprès du Père céleste par la prière, et assuré d'obtenir son intervention immédiate et irrésistible.

J'ai vu en 1868 le Lessouto à deux doigts de sa perte. Une après-midi, c'était en mai, je crois, on me montrait dans la plaine, à trois lieues de distance, le camp des Boers ; sa destination, c'était la montagne de Thaba-Bossiou, la montagne de Moshesh, sur laquelle le vieux chef se trouvait, pour ainsi dire, abandonné de tous. Il n'avait pas deux cents hommes avec lui. Demain, disait-on, les Boers attaqueront de nouveau la montagne ; cette fois, il n'y aura pas de résistance ; c'est la fin, c'est la ruine. Mais Dieu veillait. Pendant la nuit, arrivait une dépêche du gouverneur anglais de la Colonie du Cap annonçant à Moshesh que la reine Victoria prenait son pays et sa tribu sous sa protection. Les Boers, avertis à temps, reculaient dès le lendemain. Un jour de retard, et tout eût été perdu. Nous respirâmes et rendîmes grâces. L'intervention permanente du gouvernement anglais était enfin assurée. Pour tous, c'était le présage de la paix définitive.

Pendant onze ans la tribu a prospéré, elle a fait des progrès remarquables sous tous les rapports. Mais voici que son existence même est de nouveau mise en question. La politique imprudente, pour ne pas dire plus, du gouvernement de la Colonie du Cap, qui est devenu presque indépendant de celui de l'Angleterre, a voulu imposer aux Bassoutos le désarmement. Chacun sait aujourd'hui qu'il n'avait aucun motif valable pour entrer dans cette voie. Le sang a déjà coulé, une sorte de guerre civile a éclaté ; le gouvernement colonial semble frappé d'impuissance. Il ne fait presque rien pour rétablir l'ordre. Cette inaction ne peut avoir que des suites lamentables. Une loi désagréable et incompréhensible à tous les Bassoutos également, mais à laquelle, lorsque le moment de l'exécution est venu, les uns se sont soumis et les autres ont préféré résister, les expose au danger de se désorganiser entièrement et de s'affaiblir les uns les autres d'une façon irrémédiable, tout en mettant en péril la paix générale du sud de l'Afrique. Les ministres du

gouvernement du Cap auraient dû prévoir cela; ils en ont été suffisamment avertis. D'où va maintenant provenir le remède? Il faudrait que le gouvernement anglais, par tous les moyens possibles, et surtout par une enquête et par la persuasion, s'appliquât vigoureusement à rétablir l'ordre et la confiance.

Combien mon cœur se serre douloureusement à la pensée de n'être pas sur les lieux, au milieu de mes frères du Lessouto, pour partager leurs peines, leurs inquiétudes et peut-être aussi leurs dangers! Et les nouvelles voyagent si lentement! Elles sont si souvent peu claires, contradictoires! Que se passe-t-il aujourd'hui? Est-ce la guerre, est-ce la paix? Que deviennent les Eglises, que deviennent les écoles? que deviennent les inconvertis?

Mais pourquoi s'inquiéter outre mesure? Le Seigneur est là, toujours le même, l'Eternel règne. Ah! que j'ai besoin de me répéter ces paroles, cent fois le jour, pour ne pas me laisser aller à un découragement complet. Je me dis ceci : Même si la tribu, dans son ensemble, a mérité un châtement par son indifférence religieuse, est-elle plus coupable que telle autre nation ou tribu qui, par des refus plus prononcés, a rejeté l'Évangile de la lumière et de la vie? Et puis le châtement pourrait-il être la destruction de la tribu? Le Seigneur aurait-il oublié d'avoir pitié? Aurait-il oublié l'intercession d'Abraham au sujet de Sodome et de Gomorrhe?

Non, le Seigneur ne permettra pas, cette fois pas plus qu'en 1868, que son œuvre soit détruite; il ne donnera pas cette satisfaction à l'ennemi des âmes. Il aura pitié, mais il faut que les chrétiens de France et d'ailleurs nous aident pendant ces jours de crise et d'incertitude si douloureuse. Levons-nous tous, adressons-nous au Seigneur, demandons-lui s'il peut entrer dans ses vues de faire périr le juste avec l'injuste. Il y a des milliers de Bassoutos convertis et parmi les païens d'aujourd'hui le Seigneur a encore ses autres milliers qui se convertiront plus tard. Espérons!

Ce qui m'encourage à espérer, c'est aussi la pensée de l'objet principal pour lequel je suis venu en Europe. Je ne désirais pas faire ce voyage, il m'a été pour ainsi dire imposé. Je n'y ai consenti que lorsqu'on m'a offert de surveiller l'impression de la Bible en sessouto et celle d'autres ouvrages. Le Seigneur aurait-il permis ce voyage pour frapper mon travail du sceau de l'inutilité dès son commencement? Mais ce n'est pas un commencement. La Bible avait déjà été imprimée au Lessouto en livres séparés; elle vient d'être revisée et corrigée avec un grand soin; c'est un travail qui a pris des années. Et le moment où la Société biblique britannique et étrangère s'impose en notre faveur, pour faire cette impression et celle d'un Nouveau Testament de poche avec références, un sacrifice de près de cent mille francs, serait celui où le Seigneur viendrait nous dire: « Tout ce travail est en pure perte, il ne profitera à personne; les Bassoutos sont à la veille d'une destruction totale! » Non, non, ce n'est pas là la manière d'agir de notre Dieu. De son côté, la Société des Traités religieux de Londres s'est chargée d'avancer les fonds pour l'impression d'un manuel de la Bible, qui va coûter 6,000 fr.; d'un nouveau recueil de cantiques qui coûtera 8,000 fr. et d'un autre petit livre sur la conscience, qui pourra coûter 2,000 fr., et tout cela serait en pure perte! Non, ce n'est pas là la manière d'agir de notre Dieu.

Je pourrais avancer encore, comme une autre raison d'espérer, le projet de mission sur le Zambèze, mission qui est bien sérieusement désirée par les Eglises du Lessouto, ainsi que d'autres choses encore, ce qui dénote dans ces Eglises de la vie et par conséquent la présence de Dieu. Il faut donc espérer. Mais n'espérons pas sans prier. Et si même il devait venir un moment où, humainement parlant, il faudrait espérer contre toute espérance, à cause de ce que verrait l'œil de la chair, je voudrais crier à tous les chrétiens, à toutes les Eglises de France, de Suisse et d'ailleurs qui

aiment la mission du Lessouto : Espérons, comptons sur Dieu ; c'est son œuvre. Il ne la laissera pas détruire. Non ! Espérons *toujours* ! Mais en priant *toujours* !

A. MABILLE.

Paris, 14 septembre.



#### MORT DE MADAME GERMOND

Au milieu des angoisses que leur causent les périls auxquels leur œuvre est exposée maintenant, nos missionnaires du sud de l'Afrique ont eu la douleur de perdre une de leurs sœurs, universellement aimée et honorée tant pour ses vertus privées que pour son dévouement à la cause de l'Évangile.

Dieu a repris à lui Madame Germond, la femme de notre frère de Thabana-Morèna. Après une longue maladie durant laquelle des moments de convalescence apparente ont fait parfois espérer la guérison, elle est morte, le 27 juillet, à Masérôu, le siège de l'autorité anglaise, tout près de notre station de Bérée, où on l'avait transportée pour lui procurer les soins de M. le Dr Clément Daumas. M. Germond était retenu chez lui par ses devoirs de pasteur et les circonstances difficiles où se trouve la mission. Appelé en toute hâte, il est, grâce à Dieu, arrivé à temps pour pouvoir assister aux derniers moments de sa compagne, qui s'en est allée dans la paix du Seigneur. M. Germond n'a pu se résigner à laisser ses restes dans un lieu où l'agitation politique se faisait sentir plus que partout ailleurs. Il les a emmenés à Morija, et là, entouré de ses enfants et de quelques-uns de ses collègues, il leur a creusé une tombe à côté de celle de feu Madame Fanny Casalis.

« Chère Madame Germond, écrit M. Duvoisin, je ne puis dire quel touchant souvenir elle nous laisse. Elle était si